

## CHAPITRE 24 : BANDITS DE GRAND CHEMIN

La route d'Albâtre était fatigante, pour ces voyageurs à pied, qui portaient sur leur dos tout ce qu'ils avaient pu amasser dans la précipitation de la fuite. Ils ne savaient même plus ce qu'ils fuyaient exactement - la Fièvre Rouge, bien sûr, continuait à décimer des familles, des rues, des quartiers - mais la Ville tout entière convulsait d'une autre fièvre. Le retrait de l'Eglise, la fermeture du palais municipal, la mort ou la désertion de la Garde, avaient d'abord provoqué la colère, puis cette colère s'était transformée en angoisse lorsque des bandes violentes avaient commencé à piller. Ce furent d'abord les maisons abandonnées par les grandes familles, qui furent mises à sac dans un grand élan de haine sociale - puis l'appât du gain prit le pas sur le désir de destruction, et l'on organisa des razzias. Les meubles luisants, les tapis profonds, les lustres à pendeloques furent systématiquement délogés et emportés; des charrettes d'objets fragiles, convoyés par des profiteurs, roulaient entre celles des migrants et celles, sinistres, des morts. La nourriture fut bientôt elle aussi traquée et confisquée, et lorsque tout le monde eut faim, un marché noir sordide fleurit au coin des rues dangereuses, où les pères de famille s'aventuraient seuls. Des jeunes filles avaient été violées en pleine après-midi - partout, la bête humaine semblait lâchée, et les plus démunis n'eurent bientôt d'autre solution que de partir, le ventre vide et sans souci de leur destination.

Ainsi que sa mère, Kayla avait été enveloppée par son père d'une grande houppelande brune, qui cachait mal la beauté et la jeunesse que les privations n'avaient pas entamées. Elle quittait, effarée, la Ville défigurée, méconnaissable, où tous les maux avaient fondu comme des charognards sur un animal mourant. Elle reconnaissait à peine les lieux où elle avait grandi; les charrettes des morts lui faisaient peur; il régnait dans les rues un silence dérangeant, que venaient accentuer des bruits de roues et de chevaux. C'était le silence épais des lieux où l'on ne travaille plus, où l'on ne passe plus, où les commerces sont fermés, et où l'on se parle à voix basse. Son père traînait une petite carriole à la main, avec l'essentiel de leurs maigres bagages, dont un petit chien efflanqué, dont ils n'avaient pas voulu se séparer. Sa petite soeur, d'environ trois ans, était posée dessus, et regardait autour d'elle d'un oeil vide et durci.

Le père de Kayla avait vendu tout ce qui lui restait pour acheter des provisions de voyage, et il songeait qu'il faudrait se rationner, et ne pas céder aux instances des femmes et de l'enfant. Quelques bouchées de galette, quelques gorgées d'eau, devraient leur suffire à chaque repas, s'ils voulaient avoir quelque chance d'arriver vivants à Albâtre. Il regrettait amèrement de n'avoir pas de fils, pas de frère, aucun homme avec lui pour défendre sa famille, car il avait entendu des récits effrayants sur des bandits massacrant les voyageurs ou les dominant par magie. Bien sûr, il avait scellé ses lèvres et décourageait le bavardage par son visage fermé. Mais il ne marchait jamais loin de sa femme et de sa fille, et ses yeux mobiles et inquiets scrutaient sans relâche le paysage alentour.

Au bout de plusieurs heures de marche, dans cette hébétude de fatigue et de douleur qui engourdit l'esprit, alors que rien ne se passait, il se sentait un peu moins angoissé, et sa surveillance maniaque avait perdu de son intensité.

C'est pourquoi il ne les vit pas venir.

Ils étaient six ou sept - il n'eut jamais le temps de les compter. Tous vêtus de guenilles, affreusement sales et portant au front la même cicatrice - des hommes à peine humains, terriblement agiles et musclés sous leurs haillons, et dont le regard perçait sous la crasse de leur visage, comme une braise dans la cendre. Le père de Kayla sentit son cœur se serrer, accélérer, défaillir - il eut un regard pour sa plus petite fille qui serrait convulsivement son petit chien, les yeux agrandis par la surprise et l'incompréhension, muette.

Sa femme et sa fille furent molestées, leurs houppelandes arrachées, et il souffrit dans sa chair de voir le corps jeune et désirable de son aînée, blessée dans sa pudeur, offerte aux yeux de braise de ces rustres. Il n'eut cependant pas le temps d'en voir davantage, car une douleur vive lui bloqua la respiration, et des taches rouges se mirent à danser devant ses yeux, tandis qu'il s'écroulait, incrédule, impuissant. La dernière image qu'il vit fut la botte noire d'un de ces bandits - puis sa tête heurta quelque chose, et il perdit conscience.

- Dépêchez-vous, il en arrive d'autres, sifflait l'un des Frères Sombres. Mettez les corps dans les taillis.

Les kharyssiennes ne comprenaient pas la Langue Noble, et les observaient tour à tour d'un oeil suppliant de victime.

- Est-ce qu'on en garde une ? pour faire plus vrai ? demanda un autre.
- On garde l'enfant, qui ne parlera pas, et la vieille. Si elle bronche, on les tuera toutes les deux.
- Et la jeune ?
- Dans le taillis, avec le père.

Kayla avait entendu les voix étrangement calmes de ses bourreaux, mais elle ne cherchait pas à savoir ce qui allait leur arriver, tout absorbée qu'elle était dans la contemplation du corps de son père, à quelques mètres d'elle. Face contre terre, les bras repliés sous le corps au niveau du sternum, il gisait dans une grande flaque de sang, et elle ne pouvait s'empêcher de se demander si on pouvait survivre à une telle hémorragie.

La petite fille, juchée sur son tas de ballots, se mit à hurler lorsque le petit chien s'échappa. Elle l'appela d'un ton convulsif, et sa mère, instinctivement, s'approcha d'elle. Elle fut arrêtée par l'un des hommes, qui la fixa de son regard magnétique et s'adressa à elle dans un mauvais kharyssien.

- *Tu vas nous accompagner et prétendre nous connaître et voyager avec nous. Je suis ton mari, et voici tes frères. Si tu nous trahis, j'égorge la petite comme la grande.*

La mère, si fortement impressionnée qu'elle avait la sensation d'être pétrifiée, tourna la tête vers sa fillette qui hurlait toujours, mais l'homme la saisit par le menton et la força à tourner la tête de l'autre côté, vers Kayla. Elle la vit, si blanche que la vie semblait l'avoir déjà quittée, et tremblante, se faire égorger d'un geste sec - d'un geste si rapide, si facile, qu'elle ne comprit pas tout d'abord pourquoi le sang jaillissait ainsi, et elle resta interdite, fascinée par l'horreur de cette scène qui s'imprimait pour toujours dans ses yeux, et dont elle devrait revoir éternellement tous les détails, au long des nuits sans fin de son existence. « *Fais la taire !* » hurla l'homme, et, mécaniquement, sans même verser une larme, elle se dirigea vers sa cadette et la prit dans ses bras.

Deux des hommes, parmi les plus petits, endossèrent les houppelandes, et s'affublèrent des bijoux de pacotille qui ornaient les bras de Kayla. Un autre dépouilla le père, et se donna l'apparence très approximative d'un misérable kharyssien.

La fillette, ayant repéré le chien qui reniflait les cadavres de ses maîtres, l'appela d'un cri vibrant, et l'animal revint se jucher sur la carriole.

Le cortège se remit en marche à peine dix minutes après l'attaque - la mère, qui ne parvenait pas à revenir de sa stupeur, ne put s'empêcher de se retourner plusieurs fois. Le chemin était identique à ce qu'il était dix minutes auparavant, mises à part les traces de sang grossièrement essuyées qui brunissaient déjà au soleil. Les corps étaient invisibles - et elle se rendit compte que, dans sa sidération, obsédée par Kayla, elle n'avait pas même jeté un regard sur le corps de son mari. Elle trouva cette idée insupportable, et se mit à suffoquer et à sangloter, mais des bourrades la pressaient d'avancer.

Dans leurs déguisements grotesques, les hommes qui l'escortaient avaient cessé de parler, et avançaient à un rythme effréné. Les bijoux de Kayla brillaient horriblement sur leurs bras velus et nerveux.